

Matières, modules et modèles

Ébauches pour un lexique de la pierre, et de ses emplois historiques, à Diyarbakır

Martine Assénat

« ... mais chaque pays produit ses matériaux qui ont chacun leurs propriétés, et, en les utilisant de la manière la plus convenable, on obtiendra des constructions qui dureront éternellement »

Vitruve, *De architectura*, I-8

- 1 Cet article propose un certain nombre de pistes de recherches liées aux matières, aux modules, aux modèles, aux marques, aux formes et aux motifs ornementaux utilisés dans les constructions historiques à Diyarbakır. Il a pour but de poser les bases d'une réflexion sur la mise au point d'un lexique de la pierre spécifiquement consacré à la vieille cité du Tigre et à ses particularités, entendons des pierres de taille ou des pierres taillées, des pierres utilisées dans les constructions, et de nous aider à analyser et à dater les éléments de l'architecture monumentale, ou civile, tout en interrogeant les mouvements historiques qui, de l'extraction de la matière à la construction de la ville, ont présidé à ces élaborations. À Diyarbakır, l'emploi de matériau lithique n'est certes pas exclusif et l'architecture vernaculaire fait place à l'utilisation de la terre, crue notamment, et au bois. Mais l'emploi de la pierre et principalement du basalte reste dominant.
- 2 Ce lexique pourrait avoir plusieurs niveaux de lecture organisés dans une base de données avec plusieurs entrées. Y seraient enregistrés les propriétés géologiques propres des matériaux utilisés, le lieu de leur provenance possible ou assurée, les traitements subis par les matériaux (de l'extraction à la pose), les usages propres aux métiers du bâtiment et à ceux des « arts », ainsi que leur localisation dans la ville. Il résulterait de cela une meilleure connaissance des circuits mobilisés et de leur échelle (locale, provinciale, interprovinciale, transfrontalière), des circulations des matériaux et des savoir-faire débouchant sur l'histoire environnementale, sociale, économique et culturelle de la ville au long des différentes phases de son histoire. Ce lexique considère que l'environnement des constructions, des monuments, participe des formes de l'architecture.

Matières et modules

- 3 Chaque époque, chaque lieu, construit, décore, selon des principes, des modes, des idéaux, utilise ou réutilise des matériaux divers, transmet des techniques, innove aussi, et cela est d'autant plus visible dans l'architecture monumentale ou ostentatoire. Dans le même temps, des techniques traditionnelles traversent les époques et il n'est pas rare, s'agissant notamment de l'habitat privé, de retrouver des savoir-faire vernaculaires difficiles à dater du fait de la transmission continue de leur emploi au cours des âges. Pour essayer d'organiser une approche cohérente des différents aspects des bâtis de la ville, nous devons commencer par nous appuyer sur l'étude des éléments bien datés.
- 4 À Diyarbakır, les plus anciennes architectures significatives visibles conservées datent de l'époque romaine, le monument le plus important étant bien sûr la muraille. Même si les premières traces d'occupation humaine se rapportent à la préhistoire (Ökse 2015 : 17-28), il faut en effet arriver aux III-IV^e s. pour voir des vestiges monumentaux conservés, puis viennent les réalisations tardo-antiques comme les églises, puis médiévales, puis de l'époque ottomane, essentiellement composées de mosquées et de madrasas, de hans, de hammams ou de nouvelles tours sur l'enceinte (Gabriel 1940 ; Cezmi Tuncer 1996 ; 1999 ; 2002 ; 2012a ; 2012b). Beaucoup de ces structures sont bien datées et constituent de ce fait un point d'ancrage chronologique pour les autres bâtiments de la cité. Pour les périodes plus récentes existent déjà des outils de travail, parmi lesquels on peut citer des relevés effectués par la faculté d'architecture de l'Université du Tigre (Yıldırım *et al.* 2012) ou encore les inventaires du ministère de la Culture (Soyukaya *et al.* s.d.).

Le basalte

- 5 Dans la Diyarbakır historique, l'emploi quasi-exclusif du basalte, extrait sur place, donne à la ville une unité de style, et si on peut étendre cette notion à un bassin d'approvisionnement spécifique, en l'employant donc dans un sens figuré, il est presque possible de dire que nous avons affaire à « un ensemble clos », si l'on débarrasse cette notion de son acception chronologique, et n'en retenons que la logique. Il s'agit donc pour nous de sérier les divers traitements subis par la pierre, et ce selon les critères énumérés ci-dessus.
- 6 Les parties antiques les mieux datées de la muraille – celles qui sont attribuées à l'empereur Constance (milieu du IV^e s.) – ne sont pas celles que nous connaissons le mieux à ce jour, eu égard à nos objectifs. De ce point de vue, les parties les mieux connues sont celles qui surplombent les carrières de basalte et qui pourraient être les plus anciennes de l'ensemble. Nous connaissons là en effet la provenance des modules, les carrières étant situées en contrebas des courtines (Assénat et Pérez 2014 : 202-207 ; Assénat et Bessac 2015).
- 7 Nous différencions ainsi dans la muraille trois sortes de blocs (Assénat et Bessac 2015).
- 8 De gros blocs (60 cm) provenant d'un système à prismes larges présentant une surface scoriacée tirant vers le rouge : ils sont utilisés dans la construction des parties basses de la muraille (figure 1).

Figure 1 Vue du rempart, parement externe



Aimablement communiquée par la Ville de Diyarbakır

- 9 De petits blocs (20-40 cm) provenant d'un niveau de la coulée où le basalte se présente sous la forme de prismes beaucoup plus fins et longs tirant vers le noir : ils sont utilisés dans la muraille dans les parties hautes du parement externe sans doute en raison de leur grande maniabilité. On les retrouve aussi souvent sur toute la hauteur de la paroi interne et dans les élévations des bâtiments traditionnels (figures 2, 3 et 4).

Figure 2 Vue du rempart, parement interne



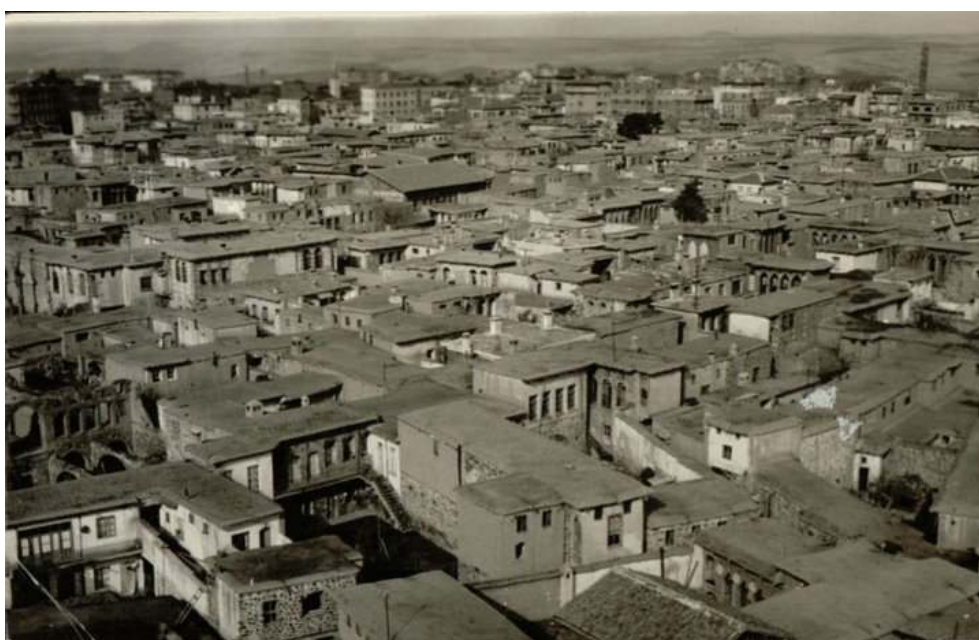
Ville de Diyarbakır

Figure 3 Vue du rempart, parement interne et d'un mur caractéristique avec ici beaucoup d'emprunts à la muraille



Ville de Diyarbakır

Figure 4 Vue de la ville et de ses bâtisses traditionnelles sur une carte postale ancienne



Ville de Diyarbakır

- 10 De gros blocs (plus d'un mètre) provenant d'un niveau prismatique très régulier tirant vers le vert. Ces blocs sont utilisés pour tailler des éléments d'encadrement d'ouvertures

tels des seuils, linteaux ou dormants de portes, des éléments de colonnades tels des fûts, des chapiteaux ou encore des bases (figure 5).

Figure 5 Faciès inférieur de la coulée basaltique



Ville de Diyarbakır

- 11 La provenance de ces matériaux est connue (*Ibid.*). Les constructeurs de la muraille ont utilisé comme carrière la coulée de lave qui surplombe les jardins de l'Hevsel. En suivant les remparts en contrebas de la ville, là où s'arrête abruptement la table de basalte sur toute la partie est de la cité, on accède facilement et directement aux flancs des coulées basaltiques sous-jacentes qui constituent le *substratum* du site. Le matériau basaltique n'est pas homogène et ses caractères physiques, esthétiques et techniques varient selon les faciès de la coulée¹ qui présente une organisation interne en couches horizontales. On distingue ainsi : a) un niveau prismatique très régulier qui se forme par refroidissement progressif de la coulée au contact du sol, au fur et à mesure qu'elle s'écoule, b) au-dessus de ce premier niveau, le basalte se présente sous la forme de prismes beaucoup plus fins, plus longs et de directions désordonnées en décrivant des gerbes, c) au sommet de la coulée, on retrouve un système à prismes larges dû au lent refroidissement de la coulée au contact de l'air. Cette couche est appelée fausse colonnade par les géologues. La provenance des blocs utilisés au nord reste à déterminer avec précision (figure 6).

Figure 6 Vue du front de la coulée basaltique



Ville de Diyarbakir

- 12 Cette approche doit être étendue aux autres vestiges antiques visibles en ville. Ainsi, sont à verser au dossier des blocs de grand appareil supérieurs au mètre provenant, selon toute vraisemblance, de la partie inférieure de la coulée. En ville, on les remarque dans le périmètre des lieux où sont pressentis des monuments antiques importants, tels un *forum* à la place de la *ulu cami* ou un théâtre visible dans la trame cadastrale du quartier de Dabanoğlu (figure 7) et dans la paroi externe des conques de Meryem Ana. Ces monuments antiques sont en place ou, le plus souvent, réemployés. La grande résistance du basalte permet de réemployer les blocs sans les retoucher (Bessac 2010 : 413). Nous n'avons pas remarqué de blocs utilisés à l'état naturel à Diyarbakir, à l'exception du profit que l'on a pu tirer des formes de la roche en place dans l'élévation de la muraille. Mieux connaître les caractéristiques de ces éléments nous permettra de repérer des associations significatives ou en tout cas de commencer de mieux connaître les monuments de la ville antique.

Figure 7 Gros blocs basaltiques en réemploi dans le quartier du théâtre



Ville de Diyarbakır

- 13 De la partie basse de la coulée proviennent également des éléments architecturaux particuliers, des linteaux de poternes par exemple qui devaient être particulièrement solides. C'est également le cas des éléments de colonnades de la ville. Comme on le voit sur la figure 8 l'aspect particulier de la pierre signe la provenance de ce chapiteau de la partie la plus basse de la coulée. À Amida les colonnades de rues méritent une attention particulière. Célèbres sont celles d'Antioche (Lassus 1972 ; Cabouret 1999), de Palmyre (Balty 1994), ou encore du *cardo* de Jérusalem sur la mosaïque de Madaba (Piccirillo et Alliata 1999) – qui ont connu un grand succès en Orient. Comme Antioche, Palmyre, Bosra (Dentzer *et al.* 2010 : 145), Philippopolis (*Ibid.* : 160), Der'a (Dentzer-Feydy 1990 : 143), ou Antinoë en Égypte², Amida avait aussi ses portiques³, et détient sans doute, si l'on en juge par les vestiges visibles dans les rues de la ville, la plus importante collection de chapiteaux ioniques de cette région du monde.

Figure 8 Base de colonne



Ville de Diyarbakır

Figure 9 Collection privée



Ville de Diyarbakır

Figure 10 Chapiteau de basalte



Ville de Diyarbakır

- 14 En effet de simples déambulations urbaines laissent découvrir de nombreux éléments architectoniques de basalte, chapiteaux ioniques, tambours, bases, réutilisés, toujours comme mobilier urbain, tabouret, table..., chasse-roue, au coin des rues (figures 9 et 10). Si l'on pense immédiatement aux colonnades on n'aura garde d'oublier que les portiques ont également été utilisés dans les plans des ensembles monumentaux publics ou religieux comme les églises du monde syriaque (Sodini 1979 : 106 et note 295 ; Maraval 1995 : 203). Là encore, il ne serait pas vain de répertorier ces éléments, d'en distinguer les groupes et de raisonner sur leur répartition géographique, en tenant évidemment compte qu'ils sont faciles à déplacer et qu'ils ont sans doute bougé. Une base de données, telle celle conçue par E. Noc, représente un outil bien adapté à ce type d'enquête (Noc 2018). Nous pouvons d'ores et déjà relever la présence de plusieurs types de chapiteaux qui laissent deviner l'existence de plusieurs séries de formes et donc sans doute de programmes différents. On s'aperçoit qu'une forte concentration existe autour de l'église Meryem Ana, dans la ville basse, le long de l'axe conduisant au jardin, de part et d'autre du *cardo* représenté par la *yeni kapı sokak*, et encore dans la zone où a été repérée l'empreinte d'un théâtre. Notons encore qu'une série de 6 colonnes a été retrouvée en place dans *Içkale* en 2003 au moment des travaux d'adduction d'eau : l'espacement type a été mesuré à 2,65m⁴. On remarque, également, emprisonnée dans la paroi interne de la façade est de la *ulu cami*, une série de trois colonnes dont il est difficile de dire de quoi elles témoignent, et dont l'espacement, compris entre 2 et 3m, n'est pas régulier.

Figure 11 La courtine et le rythme des contreforts – Vieille photographie – origine inconnue



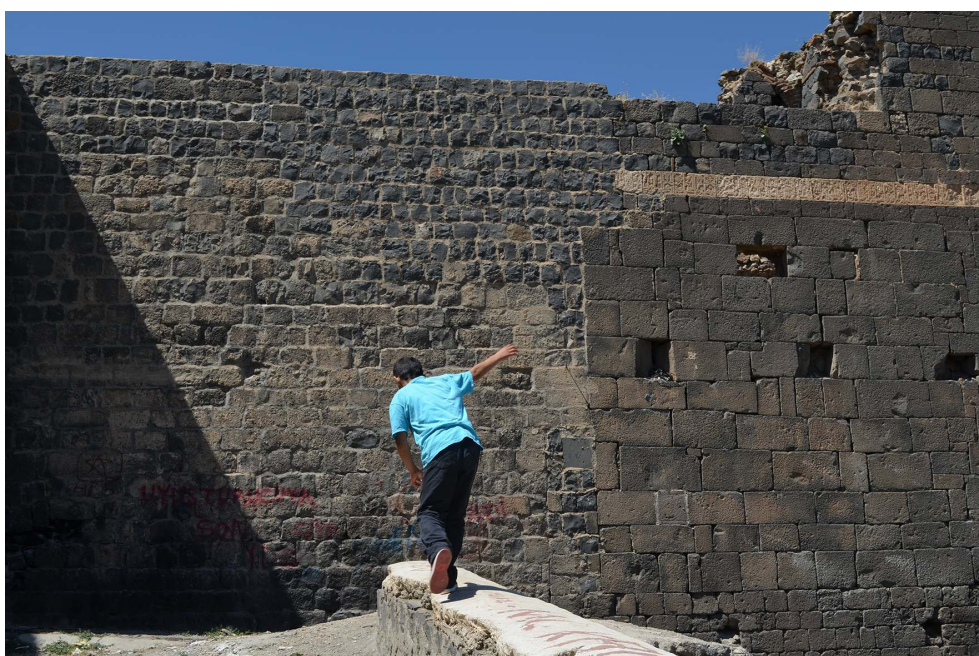
- 15 Les modules utilisés dans les constructions elles-mêmes sont également importants pour comprendre les méthodes de construction. Ainsi, les distances entre les contreforts peuvent nous renseigner sur l'organisation des chantiers (figure 11). Elles peuvent correspondre à des séquences de construction, ce qui laisserait penser que la muraille a été construite par tranches verticales de 12, 15 ou 18 mètres, ce qui correspond, pour les parties situées à l'aplomb de l'escarpement, à l'espacement entre les tours et contreforts, ou entre les contreforts (Gabriel 1940 : 197-203). Cette solution, une construction par tranches verticales plutôt qu'horizontales, a pour elle de résoudre les problèmes liés à l'approvisionnement des matériaux. Ainsi, il ne faut pas exclure que la muraille ait été construite par tranches verticales correspondant aux modules mesurés (Assénat et Bessac 2015 : 10).
- 16 Dans un autre registre, et pour donner un autre exemple, une préférence ou une contrainte liée à l'utilisation et aux caractéristiques du basalte dans le couvrement des maisons, ou dans l'utilisation de linteau, peut induire la répétition de modules et certaines particularités des architectures⁵.
- 17 La provenance d'une partie au moins des matériaux de l'enceinte ne fait aucun doute, mais nécessite d'être approfondie, affinée par des analyses. L'inventaire devra également prendre en compte d'autres types de basalte, ou d'autres parties de la coulée, tel ce basalte gris et très scoriacé que l'on retrouve souvent dans les constructions plus récentes, notamment dans les portes d'un type de maison très courant à Diyarbakır (figure 12). C'est l'un des objets de la thèse de Felat Dursun⁶.

Figure 12 Porte d'entrée



Ville de Diyarbakır

Figure 13 Une tour médiévale accolée à la courtine



Ville de Diyarbakır

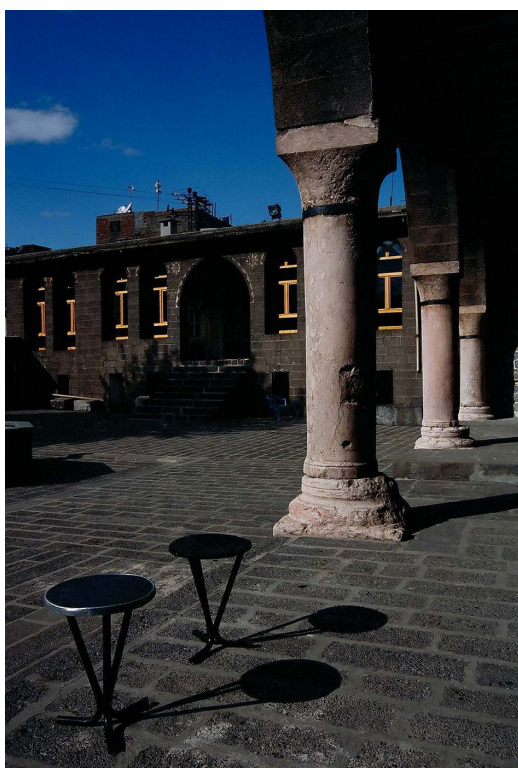
- 18 Cette enquête doit être étendue aux autres périodes de l'histoire et notamment aux tours médiévales qui présentent des caractéristiques propres et ont, en outre, l'avantage de

pouvoir être précisément datées grâce aux inscriptions qui les ornent (Lorain 2011 ; Baluken 2018), comme les madrasas et les mosquées (figure 13). Les édifices monumentaux de Diyarbakır sont suffisamment nombreux pour donner lieu à la création du répertoire auquel nous pensons.

Le calcaire

- 19 À Diyarbakır, le calcaire fait son apparition en second. Les modules de calcaire sont beaucoup plus variés, par définition puisqu'ils viennent en ornement, et par nature car les roches calcaires se travaillent beaucoup plus facilement que le basalte et donnent aux artisans davantage de latitude. À l'exception de gros blocs vus dans la *ulu cami*, des entablements de façade ou des éléments de colonnes, ce matériau est essentiellement utilisé pour des modules d'ornementation, qu'il s'agisse de sculptures ou d'effets polychromiques (figure 14). Une autre piste de recherche consiste ainsi à se demander comment est utilisé le calcaire, et ses modules spécifiques, dans un environnement architectural dépendant largement des dimensions des modules de basalte. On doit garder à l'esprit que la matière détermine la taille des blocs, et qu'inversement si l'on veut des blocs plus grands il faut se contenter de la matière qui offre les dimensions souhaitées.

Figure 14 La colonnade de Meryem Ana



Ville de Diyarbakır

Figure 15 Répartition des bancs de calcaire dans la région de Diyarbakır

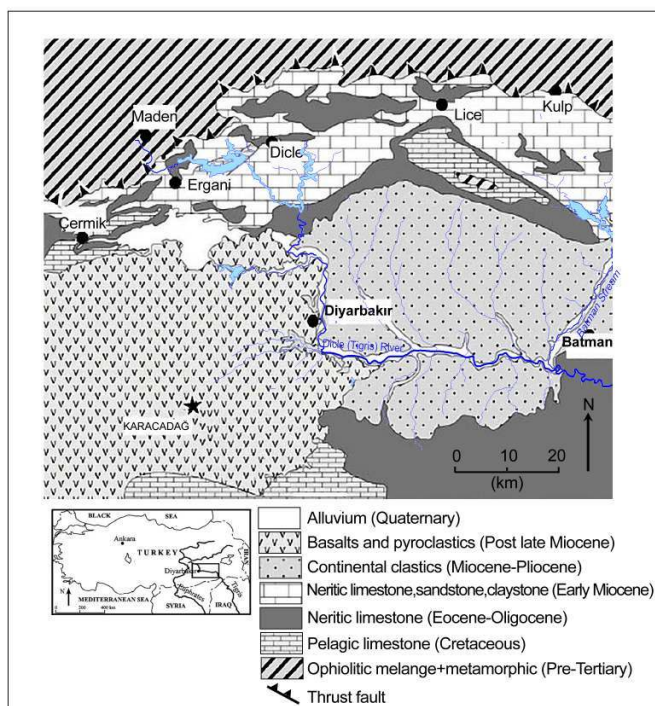


Figure 1. Geological map of Diyarbakır and vicinity simplified from geological maps at 1:100,000 scale prepared by General Directorate of Mineral Research and Exploration of Turkey (Sütçü, 2008)

D'après Kavak *et al.*, 2011, revue par Sabri Karadoğan

- 20 Trois collègues des Universités du Tigre (Dicle Üniversitesi) et d'Ankara (Kavak *et al.* 2011) ont publié une étude consacrée aux matériaux calcaires utilisés dans la grande mosquée de Diyarbakır. Il s'agit de fûts de colonnes, employés dans les deux façades ouest et est de la *ulu cami*. À partir de 18 lames minces, ils répertorient, en plus du basalte, trois types de pierre : calcaire de l'éocène, calcaire du miocène et méta ophiolite pré-tertiaire. Ils indiquent que ces roches se retrouvent toutes dans la région de Diyarbakır (figure 15).
- 21 On comprend là encore l'intérêt qu'il y aurait à identifier précisément les provenances, à repérer les anciennes carrières et à ordonner les chronologies. La provenance permet de hiérarchiser l'importance des édifices. Le fait de bâtir avec des matériaux locaux ne signifie pas que l'œuvre n'est pas soignée mais le fait d'importer des matériaux exogènes montre que l'intention donnée, le soin apporté à l'édifice est particulier, en tout cas que les commanditaires travaillent en association avec un réseau interprovincial.
- 22 La prise en compte de la nature des matériaux nous renvoie à la question des territoires d'usage : quelle carte d'approvisionnement dessinent-ils ? Vers quels échanges orientent-ils la cité ? Quelles parties du territoire les besoins de la ville ont-ils structurés ? Une meilleure connaissance des matériaux, des formes et des décors débouche, en outre, sur des perspectives plus générales relatives à l'histoire de la transmission des cultures en Mésopotamie.

Territoires, circulations, transmissions

- 23 Cette partie ouvre donc la question de la provenance des matériaux, et, question corollaire, des savoir-faire, et des circuits qui leur sont associés, en ce qu'ils font territoires. Les Romains donnaient au mot *provincia* le sens de « champ où s'exercent les prérogatives », « domaine de compétences ». Ce terme aujourd'hui n'est presque plus utilisé que dans une acceptation géographique. Essayons de l'utiliser ici dans son sens le plus large. Demandons-nous donc ce qui, dans la construction, dans l'ornement de la cité à telle ou telle période, dans sa vie urbaine simplement, qu'est-ce qui fait province ou territoire ?

La muraille

- 24 Le territoire de la muraille n'est pas seulement les kilomètres linéaires de son parcours. Ce territoire s'étend depuis la prise de décision de renforcer le contrôle du haut Tigre jusqu'aux implications de l'irruption d'une telle forteresse dans le paysage et la vie des hommes, et ce jusqu'à nos jours. Il prend en compte tous les circuits que la maîtrise d'œuvre a sollicités depuis les origines. La muraille est donc aussi l'histoire des matériaux, des modules et des modèles⁷ qui la constituent et dont nous proposons ici de rassembler quelques pièces.
- 25 La représentativité des modules de construction utilisés dans la muraille est liée à la grande proximité de la source d'approvisionnement puisque la ville repose à l'extrémité d'un plateau basaltique (figure 16).

Figure 16 Vue générale de la table basaltique



Ville de Diyarbakir

- 26 Un calcul rapide a permis d'estimer à 40 m³ pour 1 m linéaire de muraille la quantité de matériau nécessaire à une telle construction, soit un total d'environ 200 000 m³ correspondant à un poids approximatif de 500 000 tonnes pour l'ensemble du monument si on réduit son tracé à 5 km et si l'on fait exception des 82 tours (densité de 2,4 t à 2,8 t/m³ selon le caractère plus ou moins scoriacé de la roche). Dans son article consacré aux mortiers P. Bromblet évalue à 50 % leur part dans le volume total de la construction (Assénat et Bessac 2015 ; Bromblet 2018).
- 27 Nous ne savons pas avec précision d'où provient l'argile utilisée pour cuire les tuiles principalement présentes dans le voutement des tours de la muraille et pour établir des lits d'assises dans la courtine, mais il est probable que les gisements locaux, situés sous la

coulée basaltique, aient été exploités. Une briqueterie moderne travaille actuellement juste en face de la ville, sur l'autre rive du fleuve.

- 28 Il en va de même des mortiers. Si les sables proviennent vraisemblablement des rives du fleuve, on s'interrogera sur la provenance des calcaires nécessaires à la production de chaux, et surtout à la question de l'approvisionnement en combustible. L'absence de bois de chauffe sur le site même et dans son proche environnement correspond-il à une évolution de la forêt native où les habitants devaient déjà exploiter les bois de l'arrière-pays ?
- 29 Plus haut, la question des modules et matériaux a été ouverte en entrant par la plus simple unité de la muraille, le moellon de basalte, mais il est évident que cette approche doit être corrélée à une mise en série. La muraille compte de très nombreux éléments particuliers (clés de voûte, linteaux, encadrements d'ouvertures, voussoirs, archères...) à incorporer dans un lexique raisonné des formes architecturales et qui renseigne les techniques de construction. Un inventaire appliqué à l'ensemble du patrimoine urbain civil ou monumental, permettrait d'associer formes, modules et matériaux et autres indices tels les techniques de constructions ou encore les marques lapidaires.
- 30 Pour l'enceinte par exemple, on peut imaginer une acquisition par ortho-photographie qui permettrait de cartographier rapidement (sur un monument transformé en carte numérique), les différents modules, de travailler sur leur dimension, d'effectuer des statistiques sur la répartition des traces d'outils, des autres marques lapidaires (Bessac 2011 : 407-411). Les techniques de la géomatique permettent en effet aujourd'hui de déconstruire l'enceinte virtuellement. Cette démarche détache le regard de la finitude de l'œuvre et interroge sur le répertoire des gestes et des pensées qui ont conduit à son achèvement. Elle ne considère pas seulement la muraille mais son chantier et lie l'histoire militaire ou poliorcétique à l'histoire sociale et économique elles-mêmes restituées dans les paramètres liés à l'environnement. On pourra également de cette façon tenter d'établir une typo-chronologie du monument ou encore une typologie des méthodes de construction.
- 31 Dans cette perspective, les carrières de basalte sont bien sûr considérées comme partie intégrante du monument. Les éléments de la muraille sont mis autant que possible en relation avec le lieu de leur extraction. Cette démarche fonctionne bien là où elle a été testée, c'est-à-dire dans toute la partie sud de la ville, là où les falaises basaltiques sont accessibles au contact direct des jardins de l'Hevsel et du Tigre (Assénat et Bessac 2015 ; Bessac 2011).
- 32 Revenir à l'ancien chantier, tenter de reconstruire le geste des équipes de carriers, prêter attention à la provenance des matériaux utilisés, s'interroger sur les interactions entre écologie et économie au moment où les chantiers des carriers s'ouvrent permet de penser ce monument comme un élément majeur du système dans lequel la ville antique et les jardins de l'Hevsel ont évolué. Comment la ville a vécu au moment de l'édification de sa muraille et quelles conséquences cette construction a entraînées. C'est la raison pour laquelle un levé topographique précis des carrières, déjà effectué en partie par l'équipe de N. Soyukaya, est aussi préconisé. On remarque d'ores et déjà une exploitation différentielle des faciès de la coulée basaltique qui doit être confrontée à la répartition des différents moellons dans le rempart.

La *ulu cami*

- 33 L'exemple de la *ulu cami* est appelé ici pour poser la question des modèles ornementaux, de leur modulation, de leur circulation et de leur transmission.
- 34 Une fois construits, les monuments et leur décors, par la médiation des sensibilités artistiques notamment, mais aussi culturelles, développent des territoires d'influences, influences que l'on peut percevoir quand elles se concrétisent par les citations qui en sont faites et notamment par leur imitation.
- 35 Parmi les circulations, les transmissions, le rôle des artistes ou artisans est primordial. Il nous éclaire également sur la culture de leurs mécènes et de leur maîtres d'œuvre. Jusqu'où, jusqu'à quand et comment l'art qui s'épanouit à Amida, notamment sur la façade de la *ulu cami*, a-t-il été diffusé, dans quelles circonstances s'est-il développé dans cette cité ?
- 36 Nous avons récemment proposé l'hypothèse que la façade ouest de la *ulu cami* avait pu être un portique appartenant à un ensemble civique du III^e s., si ce n'est conservé en l'état, en tout cas remonté *in situ* sous une forme peut-être proche de l'original, très vite après une destruction pouvant être due à un incendie ou une secousse sismique (figure 17). En somme le monument que nous voyons pourrait être une anastylose de l'Antiquité tardive. Je rappelle et j'insiste sur le fait qu'il s'agit là d'une hypothèse de travail. Si cette hypothèse, développée avec d'autres (Assénat et Pérez 2013), est la bonne, nous devons considérer que ce décor, qui aurait en l'espèce appartenu à un édifice public, mais non chrétien, a pu servir de modèle aux artistes qui ont par la suite décoré les églises de haute-Mésopotamie et notamment Mar-Ya'qub.
- 37 Si l'histoire de ces transmissions doit s'appliquer à l'étude des plans des édifices que nous laissons ici de côté⁸, elle concerne au premier chef le répertoire ornemental. Pour la région qui se trouve au centre des préoccupations de ces notes, C. Mundell-Mango a donné une étude de référence en proposant une chronologie stylistique des ornements classiques de haute-Mésopotamie, lesquels frappent par les similitudes de leurs compositions (Mundell-Mango 1982). On ne peut que souhaiter l'extension de ce travail et l'élaboration d'une base de données qui permettrait de rassembler et d'étudier l'ensemble du répertoire de la haute-Mésopotamie, et des régions adjacentes, lesquelles ne cessent de révéler, en ce domaine, leur très grand potentiel. Ainsi de la belle et récente étude de l'église de Mar-Ya'qub à Nisibe qui renouvelle notre perception des décors sculptés de l'édifice (Gaborit *et al.* 2013), édifice auquel on attribue un rôle majeur dans la diffusion des ornements classiques dans la zone nord-mésopotamienne (Mundell-Mango 1982 : 119). Les auteurs relèvent toute la richesse du répertoire décoratif déployé et « décliné avec une virtuosité et une inventivité étonnantes » offrant des motifs animaliers d'oiseaux et végétaux de rosettes, d'acanthes, de tresses de vignes à doubles brins, ou de pommes de pin et de glands (Gaborit *et al.* 2013 : 311), des quadruples rangs d'oves et rais-de-cœur, de pseudos-modillons à décor de feuillage, de dentils, de triglyphes et de perles et pirouettes (*Ibid.* : 302). Ce sont ces mêmes motifs empruntés au même registre que l'on retrouve sur la façade ouest de la *ulu cami* où s'enchaînent de haut en bas sur la corniche bandeau lisse, rangée où alternent palmettes et fleurs de lotus, rangée de denticules ornés de motifs végétaux et d'oves, rangée d'oves, rangée de perles et pirouettes, bandeau de denticules⁹, puis sur l'architrave, frise de rinceaux de vignes s'échappant d'un vase, listel, couronnement de palmettes, bandeau de perles et pirouettes, bandeau lisse¹⁰ (figure 18).

Les ressauts sont ornés de motifs animaliers malheureusement très dégradés mais où il est possible de reconnaître notamment des colombes et des biches. Aucun motif typiquement chrétien (croix par exemple) n'a été observé sur la façade ouest de la *ulu cami*¹¹.

Figure 17 Façade ouest de la *ulu cami*

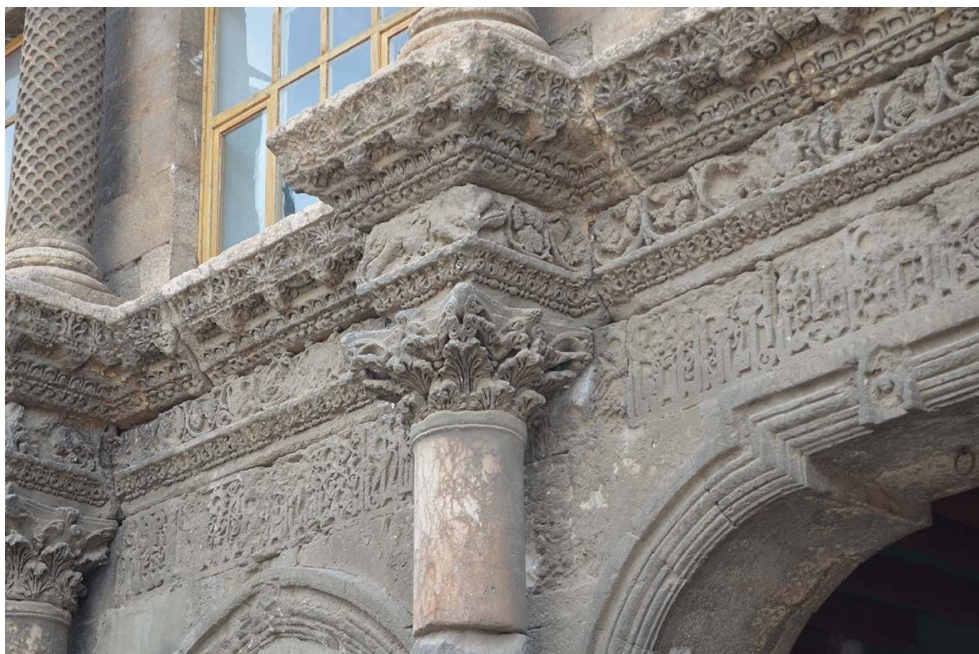


Ville de Diyarbakir

- 38 Un inventaire ordonné et systématique relierait autrement entre eux les motifs de l'extraordinaire répertoire artistique de haute-Mésopotamie en recherchant les capillarités propres à la région et à l'ensemble de la zone Syrie/Mésopotamie. Le répertoire figuratif de l'art de haute-Mésopotamie et son labyrinthe de motifs représente une source exceptionnelle qui doit être interrogée¹².
- 39 Si à Diyarbakir il ne reste presque plus de vestiges romains visibles à l'exception de la muraille et des *spolia* de la *ulu cami*, nous pouvons en partie nous appuyer sur ce même répertoire médiéval, aujourd'hui beaucoup plus prolixe, car mieux conservé, dans la région d'Amida, dans le Tur'Abdin en particulier, pour imaginer les décors qui animaient l'Amida classique, l'Amida des monuments civiques. L'histoire de la transmission de l'art ornemental dans le temps et dans l'espace alto-mésopotamiens reste à écrire. On évoquera à ce propos l'exemple précis du récit du Pseudo-Zacharie (VII 6 : 164-168) qui raconte que l'empereur Anastase délégua à l'évêque Thomas d'Amida, qui la partagea avec les membres de son clergé, la supervision de la construction de la ville de Dara-Anastasiopolis, aux portes du Tur'Abdin, et de son église (Keser-Kayaalp et Erdoğan : 2016). L'empereur promit des largesses pour payer les ouvriers. Des artisans, des esclaves et des paysans furent chargés de rassembler les matériaux sur place tandis que l'empereur envoyait ingénieurs, tailleurs de pierre et maçons. On trouve, chez Josué le

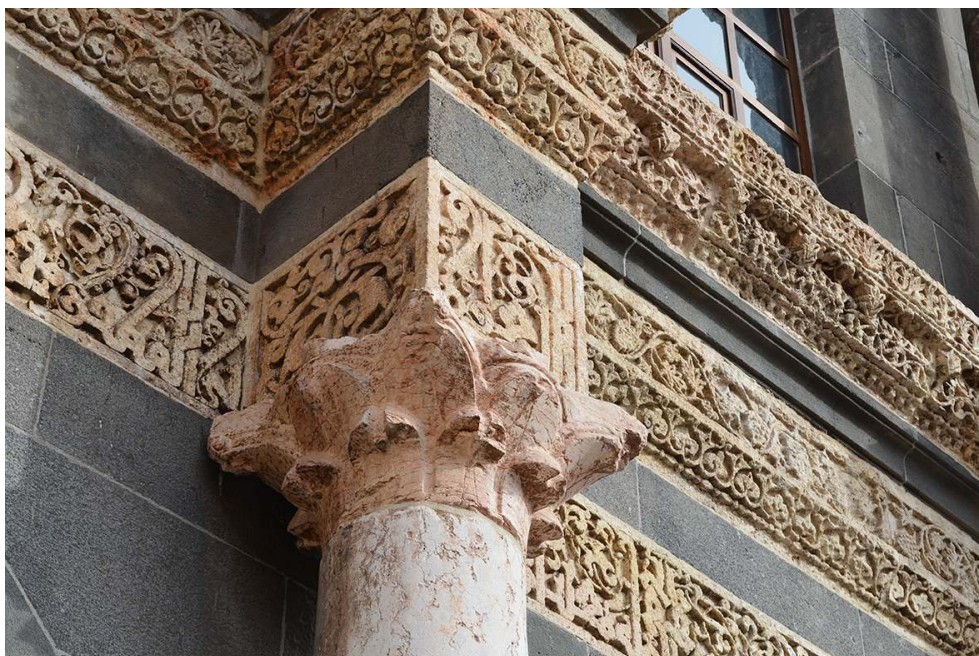
Stylite (91) mention du fait que des carriers furent rassemblés de toute la Syrie pour rebâtir les murs de Dara.

Figure 18 Détail de la façade ouest de la *ulu cami*



Ville de Diyarbakir

Figure 19 Détail de la façade est de la *ulu cami*

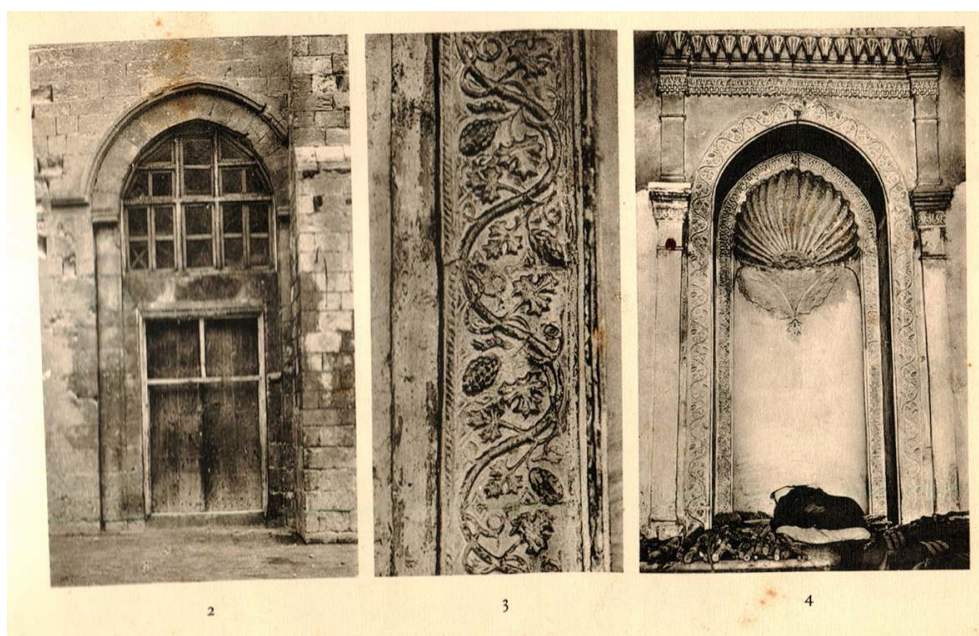


Ville de Diyarbakir

- 40 Cette recherche des modes de transmission et des partages culturels et artistiques s'étend aux arts de l'islam¹³. Si nous ne pouvons que conjecturer l'influence des décors de la façade ouest de la *ulu cami* dans l'ornementation des églises du Tur'Abdin, nous sommes

en revanche certains que la façade est de la *ulu cami*, réalisée au Moyen Âge,¹⁴ s'affiche précisément comme une imitation, une reprise, de sa façade ouest (figure 19). Les motifs de l'architrave et de la corniche sont repris à l'est par des bandeaux ornementaux qui présentent les mêmes enchaînements de perles et pirouettes, rais-de-cœur, rinceaux de pampre, bandeau lisse et sur la corniche, denticules, perles et pirouettes surmontés de bandeaux de motifs végétaux¹⁵. À l'inverse de la façade ouest où le bandeau d'épigraphie coufique a été ajouté pour consolider les arches, il est directement intégré à la composition de la façade est puisque ses ressauts reposent directement sur les chapiteaux. Sans doute dans le même esprit de citation, la façade est met en œuvre des colonnes de calcaire coloré et des chapiteaux corinthiens. Le registre supérieur de la façade est se présente également comme une imitation de celui de la façade ouest. À la différence de la façade ouest cependant, l'ensemble des chapiteaux n'est pas du tout homogène et provient de différents monuments antiques. Nous avons donc là un bel exemple de reprise, à l'époque islamique, d'un répertoire antique. On pourrait également citer le décor du mihrâb de la grande mosquée de Mardin (Gabriel 1940 : 22) (figure 20), ou encore le linteau à l'entrée ouest de la grande mosquée de Diyarbakır pour ne prendre que deux exemples parmi d'autres (figure 21). Dans le même esprit on remarquera que les chapiteaux type des mosquées de la ville nous laissent reconnaître les styles ionique et corinthien (Cezmi Tuncer 1996 : 293) (figure 22).

Figure 20 Le mihrab de la *ulu cami* de Mardin (décor)



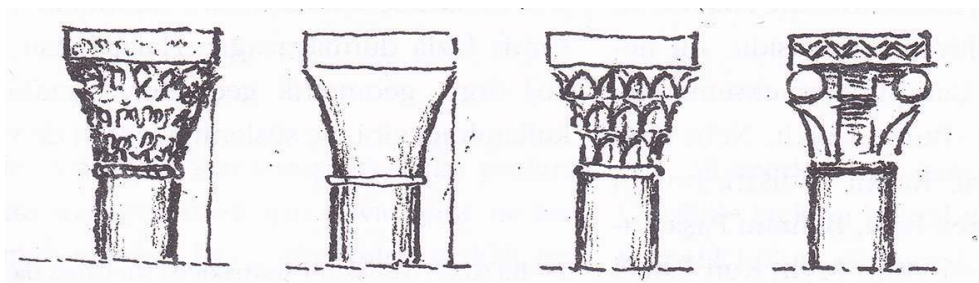
Gabriel 1940 : pl IX

Figure 21 Linteau de l'entrée ouest de la *ulu cami*



Ville de Diyarbakır

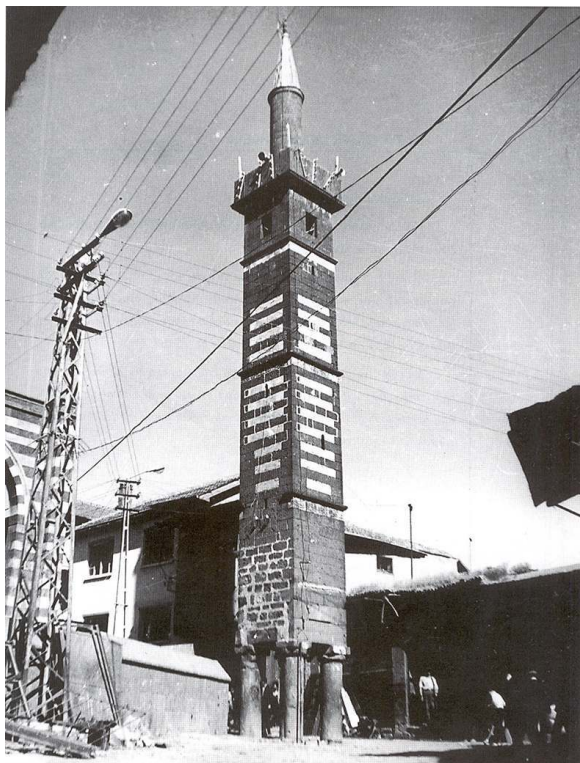
Figure 22 Modèles de chapiteaux utilisés dans les mosquées de Diyarbakır



Cezmi Tuncer 1996 : 293

Le minaret à baldaquin (*dört ayaklı minare*) (figure 23)

Figure 23 Le dört ayaklı minare



Ville de Diyarbakır

- 41 Considérons le *dört ayaklı minare*, minaret de la şeyh Mutahhar *camii* ou Kasim Padisa *camii*, construit en 1500 par un sultan de la dynastie Akkoyunlu (Sözen 1971 : 55-58 ; Cezmi Tuncer 1996 : 103-106). Ce petit monument présente une architecture tout à fait particulière, un *unicum* même dans le monde musulman, se dit-il¹⁶. L'élévation du minaret repose en effet sur un socle composé de quatre colonnes surmontées chacune d'une base de colonne renversée, éléments de support dans lesquels nous reconnaissons un recyclage de parties de portiques classiques.
- 42 Or on se souviendra que nous avons proposé de localiser le *tetrapylon* de la cité antique, dont la présence est connue uniquement par les textes, au croisement des axes décumans et cardians (Assénat et Pérez 2016), soit à l'intersection des voies majeures de l'urbanisme comme tel est le cas dans la plupart des cités d'Orient. Or le *dört ayaklı minare* est justement situé sur le *cardo* de la première ville antique et se trouve à un jet de pierre de l'endroit où a pu s'élever le *tetrapylon*. L'hypothèse est hardie, mais intéressante, c'est pourquoi je la propose ici : imaginer que le *dört ayaklı minare* soit une imitation « minimaliste » du tétrapyle amidéen. Peu importe, en fait, que l'hypothèse soit vraie, l'essentiel est qu'elle nous rappelle justement qu'il existe un dialogue architectural entre les périodes, comme nous l'avons vu pour les façades ouest et est de la *ulu cami*, et qu'il faut y être attentif. Le *tetrapylon* est mentionné pour la première fois par Pseudo-Zacharie de Mytilène au VI^e siècle¹⁷, puis par la Chronique de Zuqnîn, ou Pseudo-Denys de Tell Mahré (1996 : 35), enfin par Michel le Syrien (1963 : 2, 231), il se dressait encore au cœur de la cité sous le règne de Justinien. Si le *dört ayaklı minare* en est une citation, cela signifierait que ce dernier, même sous une forme ruinée ou amoindrie, était toujours visible en 1500 dans le paysage urbain.

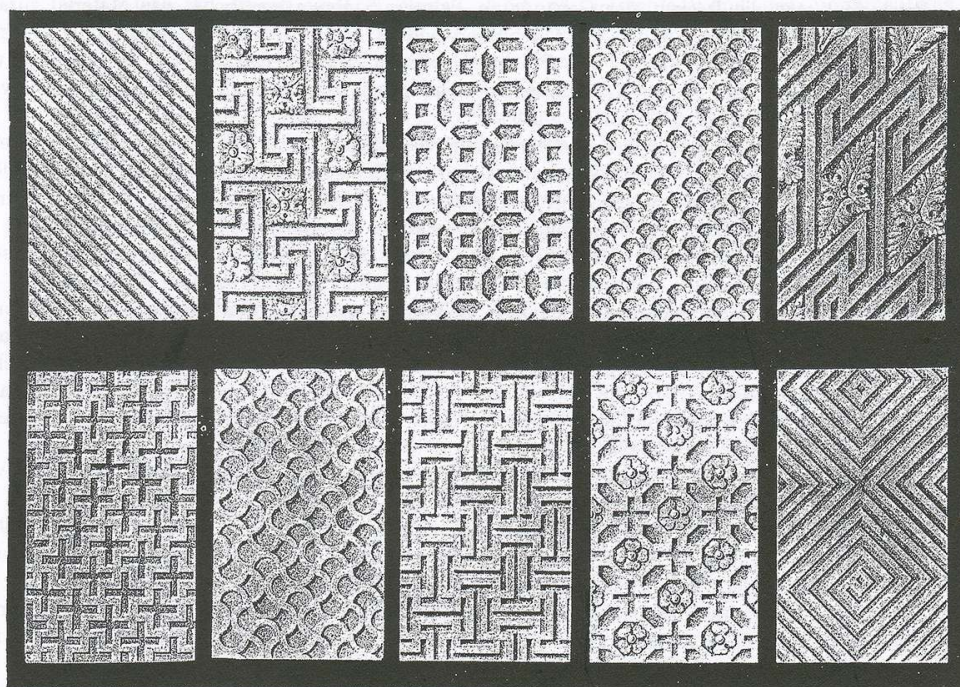
- 43 Le cas du minaret à baldaquin a au moins le mérite d'indiquer le fait qu'il nous faut ouvrir les perspectives à l'ensemble des possibles. Les hypothèses favorisant l'intervention de circulations nombreuses doivent être privilégiées, circulations locales, régionales, transfrontalières. Ces exemples et réflexions ouvrent des questionnements sur la culture architecturale et artistique. Quels sont les commanditaires ? Comment reconstituer le milieu local de l'art ? Certains travaux ont-ils été confiés à des maîtres d'œuvre étrangers, des équipes venues d'ailleurs et si oui d'où ? Où se trouvaient les ateliers ? Comment se pose la question des media ?

Édesse, Amida, Nisibe

- 44 Le propos de cette dernière partie est de rappeler que la haute-Mésopotamie a eu un rôle dans la diffusion de modèles et d'expériences. À toutes époques, des témoignages précis désignent en effet cette région comme un lieu reconnu pour les arts de la pierre et de l'architecture et exportatrice de savoir-faire.
- 45 Nous ne reviendrons pas sur l'importance politique des trois cités antiques et épiscopales d'Édesse, d'Amida et de Nisibe, ni sur le rôle qu'elles ont joué dans les premiers temps du christianisme (Assénat et Pérez 2014). Il reste néanmoins que leur place dans l'élaboration du « premier art chrétien » et dans la diffusion des modèles apparus en haute-Mésopotamie n'est pas appréciée à sa juste mesure. On ne comprendra pas bien les circulations des modèles de l'art chrétien dans la Syrie historique si nous restons privés des éclairages que peuvent nous apporter ces régions. Pour une période plus tardive nous connaissons plusieurs commandes impériales, ainsi de Justinien et de l'église de Qartmin (Palmer 1990 : 146), ou restaurations impériales, ainsi du même pour la cathédrale d'Édesse détruite par l'inondation de 524 (Palmer 1988). Nous savons aussi qu'Heraklius a donné à Amida sa « grande église »¹⁸. On se souvient qu'Anastase envoie tailleurs de pierre et maçons à Dara.
- 46 Si pour M. Mundell-Mango (1982 : 122) les répertoires syriens et mésopotamiens sont clairement distincts, pour F. W. Diechmann et U. Peschlow (1977 : 23) il y a lieu au contraire de reconnaître des rapports entre ces aires géographiques.
- 47 Étudiant les églises des villages du massif calcaire A. Naccache, conclut que c'est par l'existence d'équipes itinérantes, sur des distances relativement proches, que l'on peut expliquer la prédominance de tel ou tel motif ou de tel type de traitement d'un même motif. Cette notion d'équipes itinérantes de villageois, véritables sculpteurs paysans nous paraît mieux adaptée pour rendre compte des faits, que celle plus empathique d'atelier, urbain ou même rural. À cet égard il en allait du décor comme de la construction dans ce même massif calcaire (Naccache 1992 : 278, 288).
- 48 Mais elle relève aussi que du point de vue du décor, dans le massif calcaire les architectes s'inspirent de modèles urbains et utilisent des formes pour certaines originaires de Mésopotamie (Naccache 1999 : 193-194).
- 49 Les connexions intra-régionales sont bien attestées, nous les avons évoquées plus haut s'agissant de la *ulu cami*. Versions à ce dossier le témoignage de la Vie de Siméon des Olives qui relate que s'il chercha bien à recruter, en milieu nestorien, des ouvriers pour construire son église syro-orthodoxe à Nisibe, il rencontra des difficultés telles pour recruter qu'il dut faire appel à un certain Gawargi, fils de Lazare d'Anhel, qui avait

autorité sur le Tur'Abdin et qui lui obtint quelques 300 ouvriers¹⁹. À Dara, on l'a vu, Anastase mande ingénieurs, carriers et maçons.

- 50 Jean d'Éphèse rapporte à son tour que des moines exilés d'Amida, comme d'Édesse, ont construit des monastères dans la région (*Jean d'Éphèse* 1924 : 658-660). Procope quant à lui écrit que Justinien a fait bâtir huit monastères en Mésopotamie (*Procope* 1940 : V, IX, 31).
- 51 De même G. Brands note que l'importance du décor de la façade *ulu cami* et celle des ateliers d'Amida se lit dans leur influence, par exemple, sur la plastique architecturale de la ville de Resafa, en Syrie, éloignée de 300 km (Brands 2002 : 265-269).
- 52 À son tour, le dossier des inscriptions de Kamid el-Loz au Liban montrant un groupe de carriers chrétiens nestoriens, venus de haute-Mésopotamie (région de Djézireh ibn Omar), désigne, pour une période plus récente, une influence interprovinciale de la haute-Mésopotamie. Ces textes sont datés de 715 (H96) (Badwi *et al* 2004 : 33-35). Les inscriptions renseignent également sur l'organisation des chantiers et attribuent à deux personnages d'Édesse (Georges et Gabriel) des fonctions administratives.
- 53 Dans le même sens C. Yovitchitch fait remarquer que les inscriptions arabes des fortifications de Diyarbakır montrent que « les hommes qui construisirent, restaurèrent ou dessinèrent les plans des ouvrages étaient tous originaires du nord de la Syrie (d'Alep) et de Djézireh (d'Amîd et d'Édesse) ». Ce détail expliquerait la similitude des formes et des principes constructifs présents dans des aires géographiques éloignées comme l'Égypte, la Syrie ou le sud de la Turquie. (Gabriel 1940 : 172-173 ; Yovitchitch 2011 : 108). Tel serait le cas de trois portes de pierres de la forteresse fatimide du Caire, Bāb al-Futūh, Bāb al-Naṣr et Bāb al-Zūwayla, réalisées par trois frères maçons arméniens venus d'Édesse et qui reflèteraient des pratiques de la Syrie du nord et de la Mésopotamie (Yovitchitch 2011 : 110).
- 54 Inversement on se demandera de quelles influences ont été nourris les arts d'Amida et des autres cités alto-mésopotamiennes²⁰. La question peut également être abordée à partir de la façade ouest de la *ulu cami*. Si les chapiteaux corinthiens, et tout le programme de la façade ouest, appartiennent à un répertoire classique qui a pu être reproduit sur place par des sculpteurs locaux ou itinérants, il en va différemment des petites colonnes du registre supérieur de la façade qui affiche une palette de formes variées et originales pouvant relever tout à la fois du goût romain, iranien et bien sûr, de celui des populations locales proto-kurdes (Assénat et Pérez 2013 : 144-148) (figure 24). J. Gaborit *et al.* (2013 : 327) remarquent, de même, que « le baptistère (de Nisibe) serait l'œuvre d'un atelier régional, héritier de la tradition artistique syrienne telle qu'elle s'est épanouie à l'époque romaine, à Palmyre ou Hatra ».

Figure 24 Décor des colonnes supérieures de la *ulu cami*

Berchem et Strzygowski 1910 : 158

- 55 Si l'on excepte quelques difficultés de franchissement géographiques, généralement contournées, les frontières sont toujours des constructions politiques et artificielles, différemment mises en scène, et en pratiques, par les pouvoirs qui les contrôlent. Amida, comme Nisibe et Édesse, se trouve sur une des frontières les plus sensibles de l'Antiquité qui en sépare formellement les deux plus grandes puissances : Rome et la Perse. Et cette ligne frontalière, très disputée, a souvent varié sur des distances considérables pouvant aller, par exemple, du Tigre à l'Euphrate. Nous connaissons, pour l'année 363, un grand déplacement de population. Lorsque Jovien rétrocède Nisibe aux Perses, il négocie que les populations romaines puissent rester dans l'Empire. Elles se réfugient alors à Amida et sans doute aussi à Édesse (Zosime III, XXXIV, 1). Qu'advient-il habituellement des habitants de ces régions au gré des nombreuses fluctuations frontalières que la haute-Mésopotamie a connues ? Il y a lieu de penser que si les populations ont été brassées, elles sont néanmoins restées liées par des liens familiaux, commerciaux, des liens d'*amicicias*, et ont continué à vivre dans le même espace culturel (Nisibe n'est pas le seul exemple. Nous n'abordons pas ici la question des populations romaines déplacées en Perse et utilisées pour construire des villes). Les frontières se posent toujours sur des mondes ouverts que les pouvoirs tentent de fermer, et nous sommes là, en outre, dans un contexte où la frontière a vocation à bouger puisqu'elle s'établit difficilement entre deux Empires dont l'étendue est réputée infinie. La haute-Mésopotamie a donc été un lieu de rencontres et de transferts. Sur la route des armées et du commerce, ces villes étaient également sur la route des pèlerins²¹.
- 56 Cette ébauche est destinée à poser les bases d'un travail sur les matières et sur leurs mises en œuvre à Diyarbakır, et sur ce en quoi elles font territoires et histoire. Elle a également pour but de provoquer une réflexion sur la réalisation d'un lexique de la pierre consacré à cette cité. Nous avons tenté de recenser les atouts dont une telle enquête bénéficiait déjà.

Il faut également mentionner qu'elle revêt un intérêt particulier dans le cadre du projet Unesco puisque la ville historique, Sur, actuellement reconnue comme zone tampon du site classé de la « Forteresse de Diyarbakır et du paysage culturel des jardins de l'Hevsel », aurait dû être placée sous une protection particulière. À ce titre, elle devrait également faire l'objet d'investigations visant à approfondir la connaissance du patrimoine urbain et propres à en préserver l'authenticité et l'intégrité.

- 57 Ces notes ont également pour vocation de poser quelques problématiques relatives à la diffusion des formes architecturales et ornementales dans les provinces orientales de l'Empire romain et en haute-Mésopotamie. Ajoutons que, outre l'intérêt propre qu'il revêt, l'étude du patrimoine bâti d'Amida comporte un enjeu comparatif important puisqu'il représente un jalon entre l'Arménie et la Syrie du sud et que ces caractéristiques permettraient peut-être d'éclairer autrement les études plus nombreuses portant sur ces deux autres régions.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

Jean d'Éphèse, (1924). « John of Ephesus. Lives of the Eastern Saints (II) », in *Patrologia Orientalis* (éd. et trad. E.W. Brooks), Paris, Firmin-Didot, p. 513-698. DOI: ark:/13960/t20c51j0m.

Michel le Syrien, (1963). *Michel le Syrien : Chronique* (éd. et trad. J.-B. Chabot), (réimpr. en 4 vols), Bruxelles, Culture et Civilisation.

Procopé, (1940). *Procopius. On Buildings*. (éd. et trad. H. B. Dewing, Glanville Downey). [Loeb Classical Library 343]. Cambridge, Harvard University Press. DOI : 10.4159/DLCL.procopius-buildings.1940.

Pseudo-Denys de Tell Maḥré, (1933). *Incerti auctoris chronicon pseudo-Dyonisianum vulgo dictum* (éd. et trad. J.-B. Chabot), vol II [CSCO 104], Louvain, Peeters.

Pseudo-Denys de Tell Maḥré, (1996). *Pseudo-Dionysius of Tel-Mahre. Chronicle* (éd. et trad. M. Witakowski), Part III, Liverpool, Liverpool University Press. DOI : 10.3828/978-0-85323-760-0.

Pseudo-Zacharie le Rhéteur, (1899). *The Syriac Chronicle known as that of Zachariah of Mytilene* (trad. F.J. Hamilton et E.W. Brooks), Londres, Methuen & Co. DOI : ark:/13960/t52f8939q.

Zosime, (1979). *Zosime, Histoire Nouvelle* (éd. et trad. F. Paschoud), livre III, Paris, CUF.

Articles et ouvrages

[Anonyme] (2003). *Diyarbakır kanalizasyon projesi, Kentsel arkeoloji çalışmaları raporu*.

Allen, T., (1999). « Ayyubid Architecture », *sonic.net*. URL: <http://www.sonic.net/~tallen/palmtree/ayyarch/>.

- Assénat, M., (2015). « The Walls of Amida : a few historical and chronological elements », in N. Soyukaya (éd.), *Diyarbakır Kalesi ve Hevsel Bahçeleri Kültürel Peyzajı Kitabı*, Istanbul, Ege, p. 29-48.
- Assénat, M., Bessac, J.-C., (2015). « Observations sur les carrières de basalte des jardins de l'Hevsel à Diyarbakır : la muraille au miroir », in M. Assénat, (éd.) *L'Hevsel à Amida-Diyarbakır. Études et réhabilitation de jardins mésopotamiens*. Dossiers de l'IFEA [Patrimoines au Présent 6], Istanbul, IFEA. DOI : 10.4000/books.ifeagd.2335.
- Assénat M., Pérez A., (2014). « Amida 4. Constance et Amida », *Anatolia Antiqua* XXII, p. 199-217. URL : <https://anatoliaantiqua.revues.org/103>.
- Assénat M., Pérez A., (2013). « Amida 2. Un Forum à Amida », *Anatolia Antiqua* XXI, p. 135-158. DOI : 10.3406/anata.2013.1345.
- Assénat M., Pérez A., (2016). « La topographie antique d'Amida (III^e siècle après J.-C. - VI^e siècle après J.-C.) d'après les sources littéraires », in E. Rizos (éd.), *New Cities in Late Antiquity : Documents and Archaeology*, Actes du colloque international d'Istanbul 9-10 Nov 2013, [Antiquité Tardive 35], Turnhout, Brepols, p. 57-70.
- Badwi, A., Kassiss A., Yon, J.-B., (2004). « Les inscriptions syriaques du Liban : bilan archéologique et historique », in F. Biquel-Châtonnet, M. Debié, A. Desreumeaux (éds), *Les inscriptions syriaques*, [Études Syriaques 1], Paris, Geuthner, p. 29-43.
- Bailey, D., (1990). « Classical architecture in Roman Egypt », in M. Henig (éd.), *Architecture and architectural sculpture in the Roman Empire*, Oxford, Oxford University Committee for Archaeology, p. 121-137.
- Balty, J.-C., (1994). « Grande colonnade et quartiers nord d'Apamée à la fin de l'époque hellénistique », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 138(1), p. 77-101. DOI : 10.3406/crai.1994.15309.
- Baluken, Y., (2018). « Diyarbakır kent surlarının Eysel/Hevsel bahçelerine bakan kısmının imar serüveni (Mervanî dönemi 990-1085) » in M. Assénat, (éd.), *Les jardins de l'Hevsel, paradis intranquilles*, Dossiers de l'IFEA [Patrimoines au présent 7], Istanbul, IFEA. DOI : 10.4000/books.ifeagd.2263.
- Berchem, M. van et Strzygowski, J., (1910). *Amida : matériaux pour l'épigraphie et l'histoire Musulmanes du Diyar-Bekr*, Heidelberg, Winter/Paris, Leroux. DOI : ark:/13960/t05x2gh3c.
- Bernard, P., (1968). « Chapiteaux corinthiens hellénistiques d'Asie centrale découverts à Aï Khanoum », *Syria* 45(1), p. 111-151. DOI : 10.3406/syria.1968.5982.
- Bessac, J.-C., (2010). « Le basalte de Syrie du Sud ; Quelques repères techniques, économiques et chronologiques », in M. Al-Maqdissi, F. Braemer, J.-M. Dentzer (éds.), *Hauran V. La Syrie du Sud du néolithique à l'antiquité tardive. Recherches récentes*, vol. 1, Damas, IFPO, p. 413-423.
- Bessac, J.-C., (2011). « Observation sur la construction monumentale dans le Nord-Ouest de la République d'Arménie », *Syria* 88, p. 379-415. URL : <http://syria.revues.org/943>.
- Brands, G., (2002). *Die Bauornamentik von Resafa-Sergiupolis. Studien zur spätantiken Architektur und Bauausstattung in Syrien und Nordmesopotamien*, [Resafa 6], Mayence, Philipp von Zabern.
- Biquel-Châtonnet, F., (2013). « Les églises dans les textes », in F. Biquel-Châtonnet (éd.), *Les églises en monde syriaque*, [Études syriaques 10], Paris, Geuthner, p. 11-40.
- Bromblet, P., (2018). « Prélèvements et premières caractérisations des mortiers des maçonneries de l'enceinte fortifiée de la vieille cité de Diyarbakır », in M. Assénat (éd.), *Les jardins de l'Hevsel*,

paradis intranquilles, Dossiers de l'IFEA [Patrimoines au présent 7], Istanbul, IFEA. DOI : 10.4000/books.ifeagd.2272.

Cabouret, B., (1999). « Sous les portiques d'Antioche », *Syria* 76(1), p. 127-150. DOI : 10.3406/syria.1999.7604.

Cezmi Tuncer, O., (1996). *Diyarbakır Camileri*, Ankara, Diyarbakır Büyükşehir Belediyesi, kültür ve sanat yayınları.

Cezmi Tuncer, O., (1999). *Diyarbakır Evleri*, Ankara, Diyarbakır Büyükşehir Belediyesi, kültür ve sanat yayınları.

Cezmi Tuncer, O., (2002). *Diyarbakır kiliseleri*, Ankara, Diyarbakır Büyükşehir Belediyesi, kültür ve sanat yayınları.

Cezmi Tuncer, O., (2012a). *Diyarbakır Surları*, Ankara, Diyarbakır Büyükşehir Belediyesi, kültür ve sanat yayınları.

Cezmi Tuncer, O., (2012b). *Diyarbakır Sur içi Anıtları ile Köşkler ve Bağ Evleri*, Ankara, Diyarbakır Büyükşehir Belediyesi, kültür ve sanat yayınları.

Dentzer-Feydy, J., (1990). « Les chapiteaux ioniques de Syrie méridionale », *Syria* 67(1), p. 143-181. DOI : 10.3406/syria.1990.7137.

Dentzer, J.-M, Blanc, P.-M., Fournet, T., Kalos, M., Renel, F., (2010). « Formation et développement des villes en Syrie du Sud de l'époque hellénistique à l'époque byzantine : les exemples de Bosra, Suweida, Shahba », in M. Al-Maqdissi, F. Braemer et J.-M. Dentzer (éds.), *Hauran V. Du Néolithique à l'Antiquité tardive. Recherches récentes. Actes du colloque de Damas 2007*, Vol 1, Damas, IFPO.

Diechmann, FW. et Peschlow, U. (1977). *Zwei spätantike Ruinenstätten in Nordmesopotamien*, Munich, BADW.

Desreumaux, A., (2004). « Des Inscriptions syriaques de voyageurs et d'émigrés », in F. Briquel-Châtonnet, M. Debié, A. Desreumaux (éds), *Les inscriptions syriaques*, [Études Syriaques 1], Paris, Geuthner, p. 45-53.

Fauchon, C., (2013). « Les lieux de passage en Grande Syrie à la fin de l'Antiquité : l'apport des sources syriaques », *Cahiers « Mondes anciens »* 4. URL : <http://mondesanciens.revues.org/920>.

Fourdrin, J.-P., (1996), « Baptistères paléochrétiens du Ġebel Zāwiye (Syrie) », *Cahiers Archéologiques* 44, p. 5-12.

Gaborit, J.; Thébaud, G.; Oruç, A. (2013). « L'église Mar-Ya'Qub de Nisibe », in F. Briquel-Châtonnet (éd.), *Les églises en monde syriaque*, [Études Syriaques 10], Paris, Geuthner, p. 289-330.

Gabriel, A., (1940). *Voyages archéologiques dans la Turquie orientale*, Paris, De Boccard.

Grabar, O., (2000). *La formation de l'art islamique*, Paris, Flammarion.

Hillenbrand, R., (1999). « Anjar and Early Islamic Urbanism », in G.P. Brogiolo and B. Ward-Perkins (eds.), *The Idea and Ideal of the Town between Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Leiden, Brill, p. 59-98.

Kavak, O., Dalkılıç, N., Toprak, V., (2011). « Geological and architectural investigation of reused rock columns in the great Mosque in Diyarbakır old city (Turkey) », *Mediterranean Archaeology and Archaeometry* 11(2), p. 9-22. URL: https://www.researchgate.net/publication/257419001_Geological_and_Architectural_Investigation_of_Reused_Rock_Columns_in_the_Great_Mosque_in_Diyarbakir.

Keser-Kayaalp, E., Erdoğan, N., (2016). « Recent Research on Dara/Anastasiopolis », in E. Rizos (éd.), *New Cities in Late Antiquity: Documents and Archaeology*, Actes du colloque international d'Istanbul 9-10 Nov 2013, [Antiquité Tardive 35], Turnhout, Brepols, p. 151-170.

Lassus, J., (1972). *Les portiques d'Antioche*. [Antioche on-the-Orontes V], Princeton, Princeton University Press.

Lorain, T., (2011). *L'architecture militaire de Diyarbakır entre les X^e et XIII^e siècles : entre nécessité défensive et ostentation*. Thèse de III^e cycle. EPHE. 2 vol. , Paris.

Maraval, P. (éd. et trad.), (1982 réimpr. 1997). *Égérie. Journal de voyage (Itinéraire)*, [Sources chrétiennes 296], Paris, Cerf.

Maraval, P., (1995). *Lieux saints et pèlerinages d'Orient. Histoire et géographie. Des origines à la conquête arabe*, Paris, Cerf.

Mundell-Mango, M., (1982). « The continuity of the classical tradition in the art and architecture of northern Mesopotamia », in N. G. Garsoïan, T. F. Mathews, R. W. Thomson (éds), *East of Byzantium: Syria and Armenia in the formative period*, Washington, Dumbarton Oaks, Center for Byzantine Studies, Trustees for Harvard University, p. 115-134.

Naccache, A., (1999). « Les influences orientales dans les décorations architecturales de la Syrie du Nord », *Annales archéologiques arabes syriennes* 43, p. 193-194.

Naccache A., (1992). *Le décor des églises de villages d'Antiochène du IV^e au VII^e s.*, [Bibliothèque archéologique et historique], 2 vol. , Paris, Geuthner.

Noc, E., (2018). « Un système d'information géographique pour une analyse des modules de l'architecture à Diyarbakır » in M. Assénat, (éd.), *Les jardins de l'Hevsel, paradis intranquilles*, Dossiers de l'IFEA [Patrimoines au présent 7], Istanbul, IFEA. DOI : 10.4000/books.ifeagd.22673.

Ökse, T., (2015). « Ancient Diyarbakır According to the Findings of Amida Höyük and Historical Documents », in N. Soyukaya, (éd.) *Diyarbakır Fortress and Hevsel Gardens Cultural Landscape*, Istanbul, Ege, p. 17-28.

Palmer, A., (1988). « The Inauguration Anthem of Hagia Sophia in Edessa: a New Edition and Translation with Historical and architectural Notes and a Comparison with a Contemporary Constantinopolitan Kontakion », *Byzantine and Modern Greek Studies* 12, p. 117-167. DOI: 10.1179/byz.1988.12.1.117.

Palmer, A., (1990). *Monk and Mason on the Tigris Frontier: The Early History of Tur'Abdin*, Cambridge, Cambridge University Press.

Perrier, R., (2004). *Les roches ornementales*, Ternay, ProRoc.

Piccirillo, M., Alliata E., (éds.), (1999). *The Madaba map centenary 1897-1997 travelling through the Byzantine Umayyad period: proceedings of the International Conference Held in Amman, 7-9 April 1997*, [Collectio maior 40], Jérusalem, Studium Biblicum Franciscanum.

Seyrig, H., (1940). « Antiquités », *Syria* 21(2), p. 321-324. DOI : 10.3406/syria.1940.4185.

Sodini, J.-P., (1979). « L'artisanat urbain à l'époque paléochrétienne (IV^e-VII^e s.) », *Ktèma* 4, p. 71-119.

Soyukaya, N., Alpay E., Kaya F., Hanar E., Yumruk Ş., Han Z., Balsak O., (s. d.). *Diyarbakır kültür envanteri*, 2 vol. , Diyarbakır, Diyarbakır Valiliği İl Kültür ve Turizm Müdürlüğü, Müze Müdürlüğü. URL : <http://www.dicle.edu.tr/a/skaradogan/diyarbakir/arshive/kultur.htm>.

Sözen, M., (1971). *Diyarbakır'da Türk Mimarisi*, Istanbul, Diyarbakır Tanıtma ve Turizm Derneği.

Thierry, M., Outtier, B., (1990). « Histoire des Saintes Hripsimiennes », *Syria* 67(3), p. 695-733.
DOI : 10.3406/syria.1990.7192.

Van Rompay, L., (2004). « Les Inscriptions syriaques du couvent des Syriens (Wadi el-Natrum, Égypte) », in F. Briquel-Châtonnet, M. Debié, A. Desreumeaux (éds), *Les inscriptions syriaques*, [Études Syriaques 1], Paris, Geuthner, p. 55-73.

Yıldırım, M., Dalkılıç, N., Meral Halifeoğlu, F., Dağtekin, E., Payaslı Oğuz, G., (Oct. 2012). *Rölöve Teknikleri Dersi Öğrenci Çalışmaları*, Diyarbakır, Dicle Üniversitesi Mimarlık Fakültesi, TMMOB Mimarlar Odası Diyarbakır Şubesi Yayınları.

Yovitchitch, C., (2011). *Forteresses du Proche-Orient, l'architecture militaire des Ayyoubides*, Paris, PUPS.

NOTES

1. Outre leurs variations d'aspects visibles d'emblée, les basaltes offrent une très vaste gamme de compositions minéralogiques et chimiques (Perrier 2004 : 258-260) qui joue sur leur résistance aux outils lors de leur taille et au temps un fois mis en œuvre.
2. Pour ne prendre que cet exemple, la fondation d'Hadrien comptait plus de 750 fûts en colonnade abritant le *cardo* et plus de 550 pour le *decumanus* (Bailey 1990 : 124).
3. Nous n'hésitons donc pas à associer les chapiteaux d'Amida à la présence de colonnades urbaines. Notons que tous les chapiteaux de Mésopotamie ne dérivent pas forcément des mêmes traditions et que H. Seyrig a pu rechercher une influence iranienne dans certains exemplaires palmyréens (Seyrig 1940 : 321-324). Sur l'utilisation des colonnades dans l'architecture omeyyade voir Hillenbrand 1999.
4. En août 2003 lors des grands travaux d'adduction d'eau une série de bases de colonnes a été mise au jour dans *Içkale, çukurlu sokak*, (Anonyme 2003 : 4-5, 7-13). Les restes sont ceux qui étaient visibles dans le jardin de l'ancien musée archéologique.
5. Sur l'importance des modules, voir les remarques de Terry Allen (1992) qui note un lien fort entre le contexte de construction d'un bâtiment et le type d'appareillage, la modification de la taille des blocs accompagnant l'accroissement de la demande. Voir également Yovitchitch (2011: 89 et suiv.)
6. « Investigation on deterioration mechanisms of stones used in Diyarbakır city walls », ODTÜ/Ankara Üniversitesi.
7. Sur ce dernier point voir Assénat 2015.
8. À cet égard Briquel-Châtonnet (2013 : 25), cite la réaction de Siraran, la sœur du roi Shapur convertie au christianisme « ... elle demanda à des architectes de lui construire une église. Ne sachant quelle forme lui donner, ils la construisirent sur le plan du palais du roi de Perse. Elle l'appela Ctésiphon, du nom des Villes » et note qu'en l'absence de traditions locales, modèle est pris dans l'architecture civile et non dans le registre du sacré.
9. Berchem et Strzygowski (1910 : 302-303), donnent la hauteur de la corniche à 52,9 cm. Les blocs les plus longs mesurent environ 1,40 m, et on trouve un de ces blocs dans chacun des entrecolonnements.
10. Berchem et Strzygowski (*Ibid.*), retiennent une largeur de 32 cm.
11. Sur le décor figuré des sanctuaires chrétiens, voir les remarques de Maraval (1995 : 200). À noter que la présence d'une croix n'est pas exclue du décor de l'église de Nisibe mais qu'elle n'apparaît pas formellement (Gaborit *et al.* 2013 : 312).

12. Dans ce sens Gaborit *et al.* (2013). Il manque une étude comme celle qu'Alice Naccache (1992) a donnée pour le massif calcaire.
13. Voir les passages relatifs au rôle d'Édesse dans la fondation du Dôme du Rocher (Grabar 2000 : 89-90, 115), sur les modes d'expression de l'art islamique (*Ibid.* : 133), sur la mosquée de Damas qui aurait eu pour modèle un palais byzantin, sur le rôle inspirateur des *fora*, et des typologies hellénistique et romaine (*Ibid.* : 154, 161, 166)
14. Cette aile est vraisemblablement été élevée au XII^e s. Sur ce point Gabriel (1940 : 191).
15. Sur l'importance des motifs classiques et sassanides dans l'art des débuts de l'islam voir Grabar (2000 : 274-275, 293).
16. Sur quelques architectures antiques à baldaquin de la Syrie du Nord voir Fourdrin 1996.
17. C'est dans l'introduction du livre X que se trouve cette unique mention : il y est question d'un certain Cyrus, prêtre de la localité de L'gin, « (...) qui fut brûlé vif dans le tetrapylon d'Amida ». L'affaire devait constituer la matière du chapitre trois, malheureusement perdu (*Chronicle* 1899 : 196).
18. Anonyme de Zuqnîn (ou *Pseudo-Denys de Tell Maḥrē* 1933: 258-259) « En ce temps-là, les Amidéens entreprirent une restauration considérable et admirable de leur grande église, qui avait été bâtie par l'empereur craignant Dieu, le fidèle Héraclius, parce que depuis la première fondation, cette église n'avait pas été restaurée. Et il fit diligence pour sa restauration, parce qu'elle été endommagée et près de tomber ».
19. Briquel-Châtonnet (2013 : 24), citant une traduction inédite de la *Vie de Siméon des Olives*, 22-26
20. À titre de comparaison voir Bernard 1968.
21. Nous avons relevé ici quelques éléments bibliographiques illustrant la vivacité du pèlerinage en haute-Mésopotamie : (Thierry et Outtier 1990 ; Desreumaux 2004 : 45-53) qui relèvent de nombreux graffiti sur le porche médiéval du Saint-Sépulcre, un moine dénommé Serge venant de la région de Hah dans le Tur'Abdin a gravé son nom en syriaque, en 1179, un moine Jean, fils d'Isaac, vient du Gargar (région d'Amida) au Saint-Sépulcre de Jérusalem. Dans Van Rompay (2004 : 55-73) on trouve un Yuhannan d'Amid qui, en 1063, écrit son nom sur le mur sud de la nef dans le couvent des Syriens (Wadi Al-Natrun) en Égypte. À la fin du XII^e s., les rapports entre les centres chrétiens d'Égypte et de Mésopotamie s'intensifient (*Ibid.* : 61). Voir également Maraval (1982 ; 1995) et Fauchon (2013 : 15).

RÉSUMÉS

The paper proposes to embark on a research related to raw materials, architectural modules, technological marks, shapes and decorative motifs recognizable on historical buildings in Diyarbakır. It aims to launch a reflection for the development of a stone lexicon related to Diyarbakır architecture in order to combine manifold data, either technological, geographical or chronological ones. The lexicon can be organized as a database with multiple following different criteria. For instance, criteria following the complete technological process, from geological

properties, stone extraction, including knapping, shaping and wall fitting techniques, to decorative surface treatments such as carving, would be described. Related to localization in and around the City as well as the diachronic construction scheme, this will also give a better understanding of the natures of underlying skills related to workshops, and their development. Therefore, patterns and scales of distribution circuits (local, provincial, interprovincial and out border), circulations of materials and related know-how can lead us to a better understanding of the environmental, social, economic and cultural life established in the city throughout the different phases of its history.

AUTEUR

MARTINE ASSÉNAT

MCF Département d'Histoire, d'Archéologie et d'Histoire de l'art, Montpellier 3, Laboratoire

CRISES

Institut français d'études anatoliennes, Istanbul